

24 images

24 iMAGES

La nuit en plein jour

Le couvent de Manoel de Oliveira

Philippe Elhem

Number 78-79, September–October 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24271ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elhem, P. (1995). Review of [La nuit en plein jour / *Le couvent* de Manoel de Oliveira]. *24 images*, (78-79), 46–46.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LE COUVENT

DE MANOEL DE OLIVEIRA

La nuit en plein jour

PAR PHILIPPE ELHEM

Manoel de Oliveira est sans doute le cinéaste le plus imprévisible du cinéma contemporain. Jamais là où on l'attend ! Si l'année dernière *A caixa* (1994), présenté à la Quinzaine des réalisateurs, avait relativement déçu ses admirateurs (dont nous sommes), le souvenir de *Non, ou la vaine gloire de commander* (1990) et *Le Val Abraham* (1993), libre adaptation de *Madame Bovary*, restaient encore vifs dans nos mémoires, ces œuvres s'imposant dans l'absolu non seulement comme les meilleures de leur auteur depuis les chefs-d'œuvre romantiques réalisés à la charnière des années soixante-dix et quatre-vingt (*Amour de perdition* et *Francisca*), mais tout simplement comme deux des plus beaux films de la décennie en cours.

Malgré son grand âge (87 ans), Manoel de Oliveira dont la carrière remonte aux premières années du cinéma parlant, est, comme il s'est défini lui-même, un jour de Palmarès à Cannes devant une assemblée de pingouins sidérés, « l'un des plus jeunes cinéastes (par le cœur) en activité ». *Le couvent* en est une démonstration éclatante (même si le film fut l'un des plus mal accueillis du Festival au cours d'une vision de presse bien révélatrice du niveau de la « critique » contemporaine) de la santé du cinéaste et de sa capacité à se renouveler. *Le couvent* nous raconte l'histoire d'un couple franco-américain dont le mari, Michael (John Malkovich), travaille sur une thèse qui tente de démontrer que William Shakespeare était d'origine espagnole et non anglaise (!).

Pour aboutir à cette conclusion, le couple se rend dans l'ancien couvent d'Arrabida (qui contiendrait des documents qui manquent au chercheur) où ils sont accueillis par un étrange personnage, gardien des lieux,



Hélène (Catherine Deneuve) et Michael (John Malkovich).

leur hôte, Baltar (Luis Miguel Cintra, pilier des derniers films du cinéaste).

Baltar est immédiatement séduit par la présence d'Hélène (Catherine Deneuve), au charme mystérieux. Celle-ci semble par ailleurs lasse d'un mari qui la néglige au profit de ses passionnantes recherches. Baltar comprend le parti qu'il peut tirer de cette situation et tente de détourner l'attention de Michael sur la jeune et jolie archiviste Piedade (Leonor Silveira, lumineuse « *Bovary* » du *Val Abraham*).

Bien entendu, les machinations de Baltar et les manœuvres d'Hélène aboutiront à un tout autre résultat que celui recherché, surtout lorsqu'on comprend que Baltar n'est rien d'autre que la personnification du Diable et que le Mal ne peut, comme il se doit et en aucun cas, triompher du bien et de l'innocence (personnifiés par la belle Piedade).

Avec *Le couvent*, Manoel de Oliveira s'est amusé à nous concocter une de ces comédies paradoxales dont il est passé maître depuis quelques années. Sans atteindre toutefois au délire des *Cannibales*, le vieux maître utilise la trame du Faust de Goethe pour jouer sur un registre léger et humoristique tout en délivrant le message méta-

physique qui constitue son credo, credo par ailleurs d'un pragmatisme qui laisse percer tout le scepticisme du cinéaste (en gros : le bien et le mal sont des forces complémentaires qu'il faut équilibrer pour pouvoir trouver son propre équilibre et celui du monde puisque l'on ne peut éradiquer le mal).

Pourtant l'intérêt tout particulier que représente le film à nos yeux ne réside pas vraiment dans son discours, ni même dans sa mise en scène proprement dite. D'ailleurs, moins dogmatique que Oliveira, cela ne doit pas exister. Plans longs, plans courts alternent harmonieusement

dans un film dont le découpage est entièrement au service du récit. Non, l'intérêt en question vient plutôt du travail effectué sur l'image. Pour créer ce sentiment « surnaturel » dans lequel baigne le film, le cinéaste a tourné ses extérieurs de nuit en suréclairant les scènes afin de nous donner le sentiment du...jour. Un jour blafard, entre chien et loup. Bref, il a réussi à créer pour les besoins de son récit une véritable lumière mystique qui déréalise les personnages et confère à la nature un aspect fin du monde (à moins que ce ne soit l'inverse). Manoel de Oliveira s'est donc offert le luxe d'inventer une lumière qui nous permet de voir la nuit comme en plein jour, démontrant qu'il reste plus que jamais un cinéaste à l'avant-garde de toutes les techniques (car il fallait y penser à celle-là). Et, par là, de nous sidérer en nous amusant une fois de plus. ■

O COVENTO (LE COUVENT)

Portugal-France 1995. Ré. et scé.: Manoel de Oliveira. Ph.: Mario Barroso. Mont.: Oliveira et Valérie Loiseleux. Int.: Catherine Deneuve, John Malkovich, Luis Miguel Cintra, Leonor Silveira, Duarte Almeida, Heloisa Miranda, Gilberto Gonçalves. 90 minutes. Couleur.